

PREMIER VOYAGE

DE MACKENZIE

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (1789.)

Le voyage de Hearne avait appris que le continent de l'Amérique septentrionale était borné au nord par la mer, sous une latitude moins élevée qu'on ne l'avait supposé auparavant. Ce fait dont on communiqua la connaissance dans les instructions que l'on remit au capitaine Cook, lorsqu'il partit pour son troisième voyage autour du monde en 1776, donna lieu à quelques expéditions que l'on envoya dans la mer de Baffin, pour trouver un passage de ce golfe immense, à la mer vue par Hearne. Aucune de ces entreprises ne réussit. Enfin un simple particulier réussit à étendre le domaine de la géographie dans le nord de l'Amérique.

Alexandre Mackenzie conduit, jeune encore, par des entreprises mercantiles dans l'Amérique septentrionale, s'était attaché au service de la

compagnie du Nord-ouest, dont le siège est au Canada. Depuis huit ans il parcourait les vastes contrées qui sont au nord-ouest du lac supérieur.

« Doué d'un esprit curieux et hardi, et d'un tempérament robuste et propre à soutenir la fatigue; je ne pensais, dit-il, qu'à faire des découvertes. Accoutumé aux travaux pénibles qu'exige le commerce de ces régions reculées, je crus que je pourrais traverser le continent où je me trouvais; mes amis et mes associés pour la traite des pelleteries, instruits de mon projet d'aller au nord aussi loin que ce serait possible, m'encouragèrent à l'effectuer.

« En conséquence, le mercredi 3 juin 1789, je partis du fort Chipiouyan, situé par 58° 40' de latitude nord, et 110° 30' de longitude à l'ouest de Greenwich; il est bâti sur la côte méridionale du lac des Montagnes. J'étais embarqué dans un canot d'écorce; j'avais pour conducteurs un Allemand et quatre Canadiens; deux étaient accompagnés de leurs femmes; un Indien portant le titre de chef anglais, me suivait dans un petit canot avec ses deux femmes; il avait autrefois accompagné Hearne dans son voyage au nord; deux autres jeunes Indiens, ses compagnons, étaient dans le second petit canot; ces sauvages devaient me servir d'interprètes et de chasseurs. Enfin, un quatrième canot portait une partie de nos provi-

sions et des marchandises de traite; il était commandé par M. Le Roux, un des commis de la compagnie du Nord-ouest. »

On fit route au nord dans le lac, et le lendemain on entra dans la rivière de l'Esclave qui en sort par l'extrémité nord-ouest. La navigation était souvent interrompue par des rochers; il fallait porter les canots quelquefois pendant des espaces considérables. Un canot des Indiens, entraîné par le courant contre les écueils, fut brisé. Le temps était mauvais, la pluie tombait abondamment, le vent soufflait avec violence. Les cousins incommodaient beaucoup. Le 9 on fut délivré de leurs morsures, en entrant dans le lac de l'Esclave. On s'aperçut en effet d'un grand changement dans la température. L'air était excessivement froid, et le lac encore couvert de glace, excepté dans quelques points près du rivage.

Le lac fut côtoyé jusqu'au 30 juin. On suivit sa rive orientale, en allant d'une île à l'autre, puis la septentrionale. La glace gêna beaucoup la navigation. Les élans, les rennes et les castors, abondent sur les bords de ce lac. Les Indiens assuraient qu'à peu de distance, il y a des plaines immenses où paissent des troupeaux innombrables de bisons. Les oiseaux sont très-communs dans les endroits marécageux. On tuait tous les jours une si grande quantité de gibier, que l'on

aurait pu en remplir les canots. On ne prenait pas beaucoup de poisson, et quelquefois les glaçons menaçaient d'emporter les filets. On rencontra quelques familles d'Indiens.

Un peu au-delà de l'entrée du lac, habitent les Indiens Couteau-Rouge ou du Cuivre, noms qu'ils doivent aux couteaux de ce métal dont ils font usage. Ils dirent que l'on n'en verrait pas d'autres tribus pour le moment, parce qu'elles viendraient sur les bords du lac, que lorsque les jeunes cygnes commencent à avoir des plumes.

« J'eus plusieurs entretiens, dit Mackenzie, avec ces Indiens Couteau-Rouge, mais je ne pus apprendre d'eux rien de bien important pour mon voyage. Ils ne connaissaient absolument que l'entrée de la rivière que je me proposais de descendre. Afin de perdre le moins de temps possible à faire le tour du lac, j'engageai un de ces Indiens à me servir de guide; en conséquence, je lui donnai les habillemens qu'il lui fallait pour l'expédition. J'achetai en même temps un grand canot neuf pour qu'il pût s'y embarquer avec les deux jeunes sauvages qui étaient à mon service. »

Mackenzie se sépara de Le Roux vers la fin de juin. L'on n'avait vu jusqu'alors que de hautes montagnes et des îles rocailleuses, où il ne croissait que des arbrisseaux et quelques arbres chétifs; elles étaient tapissées de mousse, et malgré

la maigreur du sol, produisaient différens arbustes, parmi lesquels on remarquait des groseilliers, des framboisiers et des myrtils; il s'y trouvait aussi des fraisiers et des genévriers. Plus loin le rivage offrait un sol léger et sablonneux, couvert de très-grands arbres; il s'élève graduellement, et forme à une certaine distance un amphithéâtre bien boisé et couronné de rochers.

En traversant une île, Mackenzie fut extrêmement surpris de ce que tous les arbres y avaient été coupés, leurs troncs entièrement pourris indiquaient que cet événement avait eu lieu plusieurs années auparavant. Il apprit que beaucoup d'Indiens Esclaves qui habitaient autrefois les îles de cette partie du lac parce que la pêche y était abondante toute l'année, en avaient été chassés par les Knisteneaux qui sont continuellement en guerre avec eux. Le nom des Indiens Esclaves ne signifie pas que cette peuplade soit dans la servitude; il lui a été appliqué comme sobriquet injurieux et pour marquer qu'ils sont encore plus grossiers que les autres sauvages.

Ce fut le 1^{er} juillet que Mackenzie entra dans un fleuve qui sort de la partie occidentale du lac de l'Esclave; comme il était le premier Européen qui en suivait le cours, ce fleuve a reçu avec raison, le nom de *Mackenzie*. Il est sinueux, rapide et rempli de rochers, d'ilots et de cataractes; il se

dirige d'abord à l'ouest, et ensuite au nord.

Le temps orageux incommodait les voyageurs; le matin l'atmosphère était voilée par les brouillards; plus tard le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, la pluie tombait. Les bords du fleuve étaient encore couverts de glaçons. On passa devant les embouchures de plusieurs rivières qui lui apportaient le tribut de leurs eaux; quelques-unes troublaient la limpidité des siennes, par la vase noire qu'elles y charriaient. On s'arrêtait le soir sur des îles où l'on reconnaissait des traces de campemens d'Indiens. Les sommets des montagnes qui s'élevaient de chaque côté étaient rocaillieux et stériles, et se perdaient dans les nues; leurs flancs étaient bien boisés; on y distinguait de temps en temps des taches blanches qui brillaient au soleil, et que les Indiens nommaient *manitou asséniah*, ou pierres esprits; Mackenzie supposa que c'était du mica; plus tard il reconnut que c'était de la neige.

Dès le second jour, les Indiens se plaignaient de ce qu'il allait si loin; ils disaient que jamais ils n'avaient essuyé tant de fatigues que dans ce voyage. Ayant escaladé une haute montagne à la rive droite, il ne parvint au sommet qu'après une heure et demie de marche. A sa grande surprise, il y trouva un camp retranché. Les Indiens lui apprirent que les peuplades de ces cantons, étant

dépourvues d'armes, choisissent ces postes élevés qui les rendent inaccessibles à leurs ennemis; notamment aux Knisteneaux qu'elles redoutent le plus. La vue était bornée par des monts très-hauts et entre lesquels s'étendaient des lacs couverts de cygnes. On n'apercevait d'autres arbres que des pins et des bouleaux chétifs, tortus et clair-semés. Des essaims de cousins, seuls habitans de ces hauteurs, et dont le nombre croissait à chaque instant, forcèrent bientôt Mackenzie d'en descendre.

Le temps était très-froid; le 5 on avait en vue une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige; heureusement la longueur du jour mettait à même de naviguer long-temps; il ne restait alors que quatre heures au-dessous de l'horizon. Le soir on découvrit à la rive droite, plusieurs colonnes de fumée; à mesure qu'on en approchait, les sauvages coururent çà et là avec un air épouvanté; les uns s'enfuyaient dans les bois, d'autres se jetaient dans leurs canots. Les chasseurs qui débarquèrent les premiers, cherchèrent à rassurer ceux qui restaient, ils leur parlaient en chipiuyan; mais ces Indiens étaient si effrayés qu'ils ne comprirent pas, ou du moins feignirent de ne pas comprendre, ce qu'on leur disait. « Voyant toute la troupe descendue à terre, dit Mackenzie, ils nous firent signe de nous tenir à une certaine distance;

on s'empressa de les satisfaire, et on dressa les tentes assez loin d'eux.

« Cependant l'Indien chef anglais, et ses deux compatriotes, parvinrent à les tranquilliser; ils vinrent près de nous; l'accueil qu'ils reçurent acheva de dissiper leurs craintes, et ils rappelèrent leurs compagnons. On leur donna du tabac à fumer, il parut qu'ils n'en connaissaient pas l'usage, ils goûtèrent ensuite de l'eau-de-vie et de l'eau, probablement plutôt par crainte que par inclination. Nous leur fîmes bien plus de plaisir en leur distribuant des grains de verroterie, des couteaux, des haches, des pierres à fusil, des briquets, des alènes et d'autres bagatelles. Ils se familiarisèrent alors à un tel point, qu'ils ne voulaient plus sortir de nos tentes.

« Ils nous dirent que le fleuve où nous naviguions a un cours si étendu, qu'il nous fallait plusieurs hivers pour arriver à la mer; ils parlèrent aussi de monstres terribles que nous aurions à combattre, et de chutes qu'il était impossible de franchir. Ces récits absurdes produisirent un grand effet sur mes Indiens déjà fatigués de voyager; ils pensaient que nous devions nous en retourner à l'instant, sous le prétexte que le nombre des animaux diminuant à mesure que nous avançons dans le pays que nous devons traverser, nous finirions par mourir de faim, si même nous

ne périssons pas par quelque accident. J'eus beaucoup de peine à les faire changer d'opinion ; ensuite je les chargeai d'engager un des nouveaux sauvages à nous accompagner ; celui-ci y consentit moyennant une petite chaudière, une hache, un couteau et d'autres objets. Toutefois, à l'instant de partir, il montra tant de répugnance à s'embarquer, qu'il fallut presque l'y contraindre. Auparavant il coupa une boucle de ses cheveux, et l'ayant partagée en trois, il en noua une partie au toupet de sa femme, et il y souffla trois fois de toute sa force, en marmottant certaines paroles ; les autres portions des cheveux furent nouées de la même manière sur la tête de ses deux enfans.

« Ces sauvages, au nombre d'une trentaine, étaient des Indiens Esclaves et des Côtes-de-Chien ; maigres, petits, laids, malfaits, ils avaient les jambes grosses et couvertes d'escarres, parce qu'ils se tiennent constamment devant le feu. A travers l'enveloppe de crasse et de saleté qui les couvrait, je crus apercevoir qu'ils ont la peau plus blanche que les autres Indiens, habitant des climats moins froids.

« Ils dansèrent en s'accompagnant de la voix : tous, hommes et femmes, formèrent un grand cercle ; les premiers avaient à la main droite un couteau en os, ou un bâton qu'ils élevaient par-dessus leur tête, en le remuant continuellement ;

ils ne tenaient pas la main gauche si haut, et la faisaient aller sans cesse horizontalement en avant et en arrière. En même temps ils sautaient et prenaient diverses postures, en suivant la mesure ; et toutes les fois qu'ils s'arrêtaient, ils avaient leurs talons tournés l'un vers l'autre et très-rapprochés. Ils hurlaient ou mugissaient à l'imitation des animaux ; celui qui pouvait le faire le plus long-temps, passait pour le plus habile. Les femmes laissaient pendre leurs bras comme si elles n'eussent pas eu la force de les remuer.

« Quelques-uns de ces sauvages portent leurs cheveux très-longs et épars ; les autres ont une longue tresse pendante par derrière, et le reste de la chevelure coupée si court que les oreilles sont entièrement découvertes. Les uns ont la barbe longue et touffue ; la plupart s'épilent le menton. Les hommes ont sur chaque joue deux lignes tatouées, les uns en bleu, les autres en noir, de l'oreille au nez. La cloison des narines est percée d'un trou, dans lequel ils passent une plume d'oie ou un petit morceau de bois.

« Leurs vêtemens sont en peaux d'élan ou de renne préparées ; l'hiver ils les portent avec le poil ; ce sont des blouses qui leur descendent jusqu'à mi-cuisse ; de même que les autres sauvages, ils les ornent de broderies en piquans de porc-épic et en poils d'élan, teints de diverses cou-